



Ibn Khaldûn

Le Livre des Exemples

I Autobiographie Muqaddima

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ABDESSELAM CHEDDADI

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

IBN KHALDÛN

*Le Livre
des Exemples*

I

Autobiographie
Muqaddima

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ABDESSELAM CHEDDADI

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 2002,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*

LE LIVRE DES EXEMPLES

[INVOCATION]

© Éditions Gallimard, 2002.

[PRÉFACE]

INTRODUCTION

© *Actes Sud*, 1995, pour les passages publiés
dans « *Peuples et nations du Monde* ».

© Éditions Gallimard, 2002,
pour la révision de la traduction de ces passages
et pour le reste de la traduction.

[INVOCATION]

Au nom de Dieu, le Clément, le Tout Miséricordieux !
Que Dieu prie sur notre Seigneur Muhammad, sur sa
famille et sur ses Compagnons !

Le serviteur de Dieu, qui a besoin de la clémence de
son Seigneur, mais qui est riche de Sa bonté, 'Abd ar-Rah-
mân Ibn Muhammad Ibn Khaldûn al-Hadramî, que Dieu
l'assiste, dit :

Louange à Dieu, qui possède la force et la puissance,
qui tient en Sa main les royaumes du visible et de l'invi-
sible¹, qui a les noms et les attributs les plus beaux ! Il est
l'Omniscient : rien ne Lui est étranger de ce qui est seule-
ment chuchoté à l'oreille ou protégé par le silence. Il est le
Tout-Puissant : rien, dans les cieux ou sur la terre, n'est au-
dessus de Ses forces ni ne Lui échappe.

Il nous a créés de la terre et nous a faits hommes. Il
nous a établis² sur la terre et nous a répartis en générations
et en nations. De la terre, Il a tiré pour nous nos sub-
sistances et nos parts de richesses.

Nous trouvons abri dans le sein de nos mères, puis dans
nos demeures. Les provisions et la nourriture nous font
vivre. Les jours et les heures nous usent. Le terme de la
vie nous réclame à l'heure fixée pour nous. Lui dure et
persiste. Il est le Vivant qui ne meurt pas.

Que la prière et le salut soient sur notre Seigneur
et Maître Muhammad, le prophète arabe, mentionné
et décrit³ dans la Torah et dans l'Évangile. Pour sa

naissance, l'univers fut baratté avant qu'aux samedis ne succèdent les dimanches, avant que Saturne ne se sépare de Behémoth⁴. De sa vérité, la colombe et l'araignée portèrent témoignage⁵.

Que la prière et le salut soient sur sa famille et ses Compagnons. Parce qu'ils l'ont aimé et suivi, ils ont acquis une influence et une gloire extrêmes. Parce qu'ils l'ont soutenu, ils ont été unis, tandis que leurs ennemis ont été dispersés. Que la prière et le salut de Dieu soient sur lui et sur eux, aussi longtemps que la bonne fortune accompagnera l'islam et que l'incroyance sera privée de tout soutien !

[PRÉFACE]

L'histoire¹ est une des branches du savoir les plus répandues parmi les nations² et les générations³ des hommes. On entreprend de longs voyages pour l'apprendre, elle captive les foules et les gens simples, les rois et les grands la recherchent à l'envi, et les ignorants la comprennent aussi bien que les gens instruits⁴. C'est que, considérée de l'extérieur⁵, elle n'est rien de plus que récits⁶ des jours glorieux et des dynasties⁷ ainsi que des siècles les plus reculés. Ces récits, où l'on aime à rapporter maximes et proverbes, sont offerts comme des choses rares dans les assemblées où l'on se presse en foule. Ils nous font connaître l'état des créatures et les changements qui ont affecté leurs conditions⁸, l'expansion des dynasties et leur établissement sur la terre jusqu'au jour de leur disparition.

Mais, vue de l'intérieur⁹, l'histoire est recherche spéculative¹⁰ et vérification¹¹, étude minutieuse des causes et des principes des choses existantes, connaissance approfondie des circonstances et des causes des événements¹². Elle a donc son fondement et ses racines dans la sagesse¹³ et mérite amplement d'être comptée comme une de ses sciences.

Les grands historiens de l'islam ont recueilli exhaustivement les récits des jours glorieux ; ils les ont réunis et consignés dans leurs livres. Des intrus y ont subrepticement introduit des mensonges, fruits de leur illusion ou de leur invention, ornements de traditions falsifiées ou fabriquées. Leur emboîtant le pas, nombre de leurs successeurs

nous ont transmis leurs propos tels qu'ils les avaient appris de leur bouche. Ils n'observèrent point les causes des événements et du cours des choses ; ils ne les prirent guère en considération. Ils ne refusèrent même pas les traditions les plus insignifiantes.

L'effort de vérification est chose rare, le souci de correction généralement faible. L'erreur et l'illusion vont de pair avec le genre du récit, l'imitation est ancrée dans l'homme, de génération en génération. L'intrusion dans des disciplines qu'on ignore est extrêmement répandue, et il est malsain pour les hommes de paître le champ de l'ignorance. Mais le pouvoir du vrai est irrésistible, les démons du mensonge peuvent être écartés grâce à la lumière de la recherche spéculative¹⁴. Le transmetteur ne fait que transmettre ce qu'on lui dicte, mais, en s'y appliquant, un esprit pénétrant sait dégager le vrai ; il trouve dans la science la clarté et l'éclat de ce qui est juste.

Nombreux sont ceux qui ont composé des recueils d'histoire, collecté et consigné les chroniques¹⁵ des nations et des dynasties du monde entier. Peu ont atteint la notoriété et joui de confiance et de considération, après avoir rapporté dans leurs propres ouvrages les recueils de leurs prédécesseurs. On peut les compter sur les doigts de la main, leur nombre excède à peine celui des voyelles. Tels sont Ibn Ishâq, at-Tabarî, Ibn al-Kalbî, Muhammad Ibn 'Umar al-Wâqidî, Sayf Ibn 'Umar al-Asadî, al-Mas'ûdî et quelques autres auteurs célèbres qui se distinguent du commun. Cependant — et cela est reconnu et notoire parmi les savants sûrs¹⁶ et les érudits dignes de confiance¹⁷ — les ouvrages d'al-Mas'ûdî et d'al-Wâqidî contiennent maints aspects critiquables ou suspects. Néanmoins, leurs récits emportent l'adhésion de tous, leurs méthodes de composition et leurs exemples sont universellement suivis. Au critique lucide d'en appeler à son propre jugement comme à une balance pour refuser ou accepter ce qu'ils rapportent. Car la civilisation¹⁸, en ses conditions diverses, présente des natures spécifiques auxquelles doivent être ramenés les récits, et en fonction desquelles les traditions rapportées et les paroles des anciens doivent être appréciées.

Dans la plupart des ouvrages d'histoire qu'ils ont composés, ces auteurs ont adopté les méthodes et les voies de l'universel. Car, à l'époque des débuts de l'islam, les deux premières dynasties¹⁹ étendaient leur pouvoir sur tous les

horizons et dans toutes les provinces. D'autre part, ces ouvrages abordaient les sujets les plus divers. Quelques-uns de ces auteurs, tels al-Mas'ûdî et ceux qui ont suivi son exemple, ont traité de l'ensemble des dynasties, des nations et des faits généraux relatifs à l'époque préislamique.

Après eux, on renonça à tout embrasser, à être exhaustif et à parler des choses les plus lointaines. On consigna les faits connus d'une époque, on recueillit les récits relatifs à une contrée ou à une région, on se contenta des narrations relatives à une dynastie ou à une capitale. C'est ce que firent, par exemple, Ibn Hayyân, l'historien d'al-Andalus et de la dynastie omeyyade de Cordoue, Ibn ar-Raîq, l'historien de l'Ifrîqiya et des dynasties de Kairouan.

Il n'y eut par la suite que des imitateurs au caractère borné et à l'intelligence limitée, qui reproduisirent servilement le modèle de leurs devanciers, insensibles aux conditions générales, aux changements de coutumes intervenus au sein des nations et au cours des époques.

Leurs récits des dynasties, leurs narrations des événements des époques primitives sont des formes privées de contenu, des fourreaux sans lames, des connaissances à rejeter parce qu'on ne peut y distinguer le nouveau de l'ancien. C'est ainsi qu'ils parlent d'événements dont ils n'indiquent pas les origines, d'espèces dont ils ne considèrent pas les genres ni ne déterminent les différences, reproduisant littéralement les récits rebattus, fidèles aux auteurs anciens qui en ont traité. Ils négligent ainsi ce qui est propre aux nouvelles générations, étant incapables de s'en faire les interprètes, et leurs livres restent muets sur ce point. S'ils traitent d'une dynastie, ils enfilent les récits les uns après les autres, vrais et imaginaires, tels qu'ils leur ont été transmis. Ils ne se soucient ni de relater le commencement de cette dynastie, ni d'indiquer les raisons qui l'ont portée au faîte de sa puissance, ni d'expliquer pourquoi elle a pris fin. Le lecteur y cherche [vainement] les origines et les rangs des diverses conditions, les causes^a de leur contemporanéité ou de leur succession, les raisons plausibles de leurs différences ou de leurs ressemblances, comme cela sera exposé dans l'Introduction²⁰ du présent ouvrage.

Puis vinrent d'autres auteurs qui écrivirent des ouvrages d'une extrême brièveté, où ils se contentèrent de donner les noms des souverains, détachés des généalogies et des

récits, avec des indications numériques de la durée de leurs règnes, comme dans le *Mîẓân al-'Amal* d'Ibn Rashîq et dans les œuvres d'autres historiens insignifiants qui ont marché sur ses traces. Aucun d'eux ne mérite la considération, ne jouit d'autorité, n'est jugé digne de passer à la postérité. Car ils ont négligé ce qui est utile, abandonné leurs coutumes ainsi que les voies tracées par les historiens.

Après avoir lu les œuvres des historiens et sondé les profondeurs d'hier et d'aujourd'hui, j'ai tiré mon esprit de la torpeur et du sommeil de l'insouciance²¹, et je me suis laissé convaincre d'écrire, bien que je ne me reconnaisse aucun talent. J'ai donc composé un livre d'histoire, grâce auquel j'ai jeté quelque lumière sur les conditions des présentes générations. Je l'ai divisé en parties où l'on trouvera aussi bien des informations²² que des considérations d'ordre général. J'y ai montré les causes²³ du commencement des États et de la civilisation, et je l'ai fondé sur l'histoire^b des deux nations qui à notre époque peuplent le Maghreb et sont répandues dans ses régions et ses villes, avec, quelle qu'en fût la durée, leurs dynasties passées, leurs rois et leurs alliés. Ces nations, ce sont les Arabes et les Berbères. Il est depuis si longtemps attesté que ces deux peuples ont vécu au Maghreb et y ont fixé leur demeure que l'on conçoit mal l'existence d'autres peuples dans ce pays, et que ses habitants eux-mêmes ignorent l'existence d'autres peuples que les leurs.

J'ai mis le plus grand soin à présenter correctement les sujets traités dans cet ouvrage et à en faciliter l'accès aux savants et à l'élite²⁴. J'ai adopté, dans l'ordre de présentation et dans la division en chapitres, une méthode inhabituelle. J'ai inventé une voie remarquable, une approche et une manière originales. Des conditions de la civilisation, de l'adoption du mode de vie urbain, des caractéristiques essentielles de la société humaine, j'ai donné des explications qui permettent au lecteur de découvrir les causes des événements et de voir par quelles voies les fondateurs de dynasties sont parvenus au pouvoir. On pourra, de la sorte, se soustraire à l'imitation, et saisir les conditions des époques et de la suite des générations.

J'ai divisé mon ouvrage en une introduction et trois livres.

L'Introduction traite de la supériorité de la science de l'histoire, présente un exposé de ses méthodes et évoque les erreurs des historiens.

Le livre I traite de la civilisation et de ses accidents

essentiels : le pouvoir et le gouvernement, l'acquisition des richesses, les moyens de subsistance, les arts et les sciences ; et il en explique les raisons et les causes.

Le livre II est consacré à l'histoire des Arabes, avec leurs générations et leurs dynasties, depuis le commencement de la Création jusqu'à notre époque. Il comprend la mention d'une partie des nations célèbres et des États contemporains des Arabes²⁵, comme les Nabatéens²⁶, les Syriens, les Perses, les Israélites, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Byzantins²⁷ et les Turcs.

Le livre III traite de l'histoire des Berbères et des Zénètes, leurs voisins, ainsi que de leur commencement, de leurs différentes générations, de leur pouvoir et de leurs dynasties, particulièrement dans les régions du Maghreb.

Par^d la suite, j'ai fait un voyage en Orient pour jouir de ses lumières, accomplir le devoir de pèlerinage à La Mecque et visiter Médine²⁸, suivant la coutume, et, en même temps, pour connaître les vestiges de cette région dans ses recueils [scientifiques] et ses livres. J'ai pu ainsi combler mes lacunes au sujet de l'histoire des rois non arabes de ces contrées et des dynasties turques qui ont étendu leur pouvoir sur certains de ces pays. J'ai ajouté ces informations à ce que j'avais déjà écrit, en les insérant dans les chapitres où j'avais parlé des nations des différents districts, des rois des diverses cités et régions éloignées, qui étaient contemporains de ces générations d'Arabes et de Berbères. J'ai pris le parti de la brièveté et de la concision, optant pour les solutions les plus simples et évitant les complications, posant d'abord les généalogies²⁹ générales pour passer ensuite aux histoires particulières.

Ainsi, mon ouvrage se trouve englober l'histoire de la Création. En levant maintes difficultés pour atteindre des vérités fuyantes, en assignant aux événements dynastiques leurs causes, il est comme un écrin pour la sagesse, un réservoir pour l'histoire.

Comme il est constitué de l'histoire des Arabes et des Berbères, habitants des villes et des tentes, ainsi que de l'évocation des grands États contemporains de ces peuples ; comme, en outre, il exprime les avertissements et les leçons à tirer des commencements et de l'histoire qui leur fait suite, je l'ai intitulé : *Le Livre des Exemples. Traité des commencements et de l'histoire relatif aux jours des Arabes, des non-Arabes, des Berbères et des grands souverains de leur temps*³⁰.

Je n'ai rien omis du commencement des générations et des États, de la contemporanéité des anciennes nations, des causes des actions et des changements pendant les époques révolues et dans les communautés religieuses passées, et de tout ce qui advient dans la civilisation, tels qu'États et religions, villes et villages, puissance et abaissement, grandeur et petitesse, sciences et arts, acquisitions et gaspillage, conditions communes changeantes, nomades et sédentaires, choses présentes et à venir. De tout cela, j'ai traité exhaustivement, en présentant toujours les arguments et les causes.

Voilà donc un livre unique en son genre, où j'ai réuni des connaissances inhabituelles, des vérités proches de nous mais voilées. Cependant, je suis convaincu de mon imperfection, en comparaison des savants des différents siècles. Je reconnais mon inaptitude à prononcer un verdict sur de pareils sujets, et j'espère que les gens qui possèdent la compétence et le savoir considéreront ce travail avec un œil critique et sans complaisance et voudront bien faire preuve d'indulgence en en corrigeant les erreurs. Mon apport est de peu de valeur à côté de celui des savants, néanmoins, reconnaissant mes défauts, j'ose espérer échapper au blâme et gagner la bienveillance de mes pairs. Que Dieu fasse que nos œuvres soient sincèrement consacrées à Sa face généreuse ! Dieu me suffit. Quel excellent protecteur !

INTRODUCTION

*Importance de la science de l'histoire. Exposé de ses méthodes.
Erreurs et méprises des historiens^a, et quelques-unes de leurs causes.*

L'histoire est une branche du savoir au chemin escarpé. Elle est de grande utilité et son but est noble. En effet, elle nous fait connaître les mœurs des anciennes nations, les vies des prophètes, les dynasties et les politiques des rois. Ainsi, qui le désire y peut bénéficier pleinement d'exemples pour les choses religieuses ou mondaines.

L'histoire doit donc faire appel à des domaines multiples et à des connaissances variées et exige des qualités de réflexion théorique et de fermeté d'esprit susceptibles de conduire au vrai, de préserver des faux pas et des erreurs. Car si les récits historiques sont jugés du seul point de vue de leur transmission, sans être examinés à la lumière des modèles de l'expérience, des règles de la politique, de la nature de la civilisation et des conditions de la vie en société, et sans que les faits passés soient évalués par analogie avec les faits présents, on ne peut se prémunir contre les faux pas et éviter de dévier du chemin de la vérité.

Bien souvent, les historiens, les commentateurs du Coran¹, les grandes autorités en matière de sciences traditionnelles² ont commis des erreurs dans leur narration des anecdotes et des événements pour n'avoir pris en considération que le simple aspect de la transmission. N'ayant recours ni à la comparaison et à l'analogie avec des modèles ou des cas semblables, ni au critère de la sagesse³, ni à la nature des choses, ni à l'examen des récits à la lumière de la réflexion théorique et de l'intelligence, ils se sont écartés du vrai, se sont perdus dans le désert de l'illusion et de l'erreur.

C'est ce qui arrive, en particulier, lorsqu'il est question de sommes d'argent ou d'effectifs militaires. Car les chiffres sont ce qui se prête le plus au mensonge et aux vaines paroles, et il est nécessaire de les confronter aux modèles et aux règles.

Voici un exemple, rapporté par al-Mas'ûdî et beaucoup d'autres historiens, au sujet des armées des Israélites⁴. Moïse, dit-on, les dénombra dans le désert⁵, en passant en revue les hommes d'au moins vingt ans en état de porter les armes : il en compta plus de 600 000. En rapportant ce fait, al-Mas'ûdî ne s'est pas demandé si l'Égypte et la Syrie pouvaient contenir⁶ des effectifs aussi élevés. Chaque royaume n'a que le nombre de troupes qu'il est capable de contenir et d'entretenir. Il ne peut aller au-delà. Ce fait est attesté par l'expérience et l'observation des conditions présentes. En outre, des armées aussi nombreuses peuvent difficilement avancer ou combattre, par manque d'espace. Déployées en ordre de bataille, elles s'étendront sur une distance double ou triple de la portée de la vue. Comment pourront-elles alors se battre ? Comment l'une peut-elle l'emporter, alors que, dans ses propres rangs, une aile ignore ce que fait l'autre ? Le présent en porte témoignage. Et ce qui est passé ressemble plus à ce qui viendra que l'eau à l'eau.

Par ailleurs, la puissance des Perses et de leur État était beaucoup plus grande que celle des Israélites. La preuve en est que Nabuchodonosor les a vaincus, a fait main basse sur leur pays, les a asservis, a détruit Jérusalem, base de leur religion et de leur autorité.

Il n'était pourtant qu'un des gouverneurs de la province du Fars, un toparque des marches occidentales de celle-ci, dit-on. Les provinces perses des deux Irak⁶, du Khurâsân, de la Transoxiane, de Derbend, étaient beaucoup plus vastes que les provinces d'Israël. Néanmoins, les armées perses n'avaient jamais atteint ou seulement approché le chiffre avancé par al-Mas'ûdî. La plus grande concentration des troupes perses à al-Qâdisiya, selon la tradition rapportée par Sayf, se montait à 120 000 hommes, serviteurs exceptés. En comptant ceux-ci, ils étaient, selon la même source, plus de 200 000. Et d'après une tradition remontant à 'A'isha et az-Zuhrî, les troupes de Rušum engagées contre Sa'd à al-Qâdisiya ne dépassaient pas 60 000 hommes, avec les serviteurs.

Ceci encore : si les Israélites avaient atteint un tel chiffre, ils auraient exercé leur pouvoir et leur autorité sur un territoire plus vaste. Car l'étendue des provinces soumises à un État est en proportion des effectifs des troupes et des tribus qui sont au service de ce dernier, comme nous le montrerons dans le chapitre du livre I de cet ouvrage consacré aux provinces¹. Or, on sait que les provinces des Israélites ne dépassaient pas, en Syrie, la Jordanie et la Palestine et, au Hijâz, Yathrib et Khaybar.

Il faut ajouter qu'entre Israël et Moïse, il n'y a, d'après les savants rigoureux, que trois² générations. Moïse était en effet le fils d'Amram, fils de Quehat³, fils de Lévi, fils de Jacob, qui est Israël-Allâh. C'est la généalogie qu'on trouve dans la Torah⁴. Pour le temps qui les sépare, voici ce que dit al-Mas'ûdî : « Israël entra en Égypte avec ses enfants, les tribus, et leurs enfants. Lorsqu'ils se rendirent auprès de Joseph, ils étaient soixante-dix âmes. Leur séjour en Égypte, jusqu'à leur départ avec Moïse pour le Sinâï, fut de deux cents ans. Pendant ce temps, ils étaient soumis aux souverains successifs des Égyptiens, les Pharaons⁵. » Il est improbable qu'une descendance soit aussi nombreuse en l'espace de quatre générations. Et si l'on prétend que l'effectif en question se rapporte à l'époque de Salomon et de ses successeurs, ce ne sera guère vraisemblable, puisque, entre Israël et Salomon, il n'y a que onze générations. Salomon était le fils de David, fils de Jessé, fils d'Obed, fils de Booz, fils de Salmon, fils de Nahasson, fils d'Aminadab, fils de Ram, fils de Herzon, fils de Perez, fils de Juda, fils de Jacob. La descendance d'un seul homme ne peut, au bout de onze générations, se ramifier au point d'atteindre le chiffre avancé. Elle peut sans doute être évaluée à des centaines, voire à quelques milliers ; mais qu'elle dépasse ces chiffres est de l'ordre de l'improbable. D'ailleurs, il suffit pour se convaincre de la fausseté de ces allégations et du caractère mensonger des traditions sur lesquelles elles sont fondées de considérer les faits présents et observables, ainsi que les faits connus du passé récent. Ce qui est attesté dans les *Isrâ'iliyyât*, c'est que les troupes de Salomon comptaient 12 000 hommes, et que le nombre de ses chevaux de race, entravés aux portes du palais, s'élevait à 1 400⁶. Ce sont les informations les plus sûres. Les fables rapportées par le vulgaire ne méritent pas la moindre créance. Cela dit, c'est sous le règne de Salomon que l'État

des Israélites était le plus florissant, et leur pouvoir le plus étendu.

À notre époque aussi, lorsque les discussions portent sur les troupes des dynasties régnantes ou d'une dynastie d'époque voisine, lorsqu'on relate des récits au sujet des armées musulmanes ou chrétiennes, qu'on évoque le montant des rentrées fiscales, les dépenses du sultan, les prodigalités des gens opulents ou les biens des riches, la plupart des gens se laissent entraîner trop loin par les chiffres, dépassant les limites des conditions ordinaires, cédant à la fascination de l'étrange. En s'informant auprès des responsables des registres militaires sur les effectifs des armées, en faisant des évaluations des biens des riches et de ce qu'ils gagnent, en tentant de mettre en lumière le montant des dépenses que les gens opulents ont l'habitude de faire, on ne trouve pas le dixième des chiffres avancés. Il y a à cela plusieurs raisons : la passion que l'âme éprouve pour les choses étranges, la facilité avec laquelle on se laisse emporter par les mots, l'indifférence à toute censure ou critique. Ainsi, on ne fait aucun examen de conscience ni pour une erreur involontaire ni pour un acte intentionnel ; on n'exige plus de soi les qualités de pondération et d'honorabilité¹⁰ requises pour la transmission d'un récit ; on ne s'astreint à aucune recherche ni à aucune enquête. On donne libre cours à la fantaisie et au mensonge, on considère les versets de Dieu comme objet de raillerie, « se procurant de bonnes histoires au prix de l'égarement loin de la voie de Dieu^A ». C'est là, faut-il le dire, un bien mauvais marché.

On pourrait penser que, si les conditions habituelles s'opposent à un tel accroissement de la descendance, cela ne s'applique pas au cas des Israélites. En ce qui les concerne, c'était un miracle, conformément à la tradition qui veut que, parmi les choses révélées à leurs ancêtres, les prophètes Abraham, Isaac et Jacob, il y avait la promesse que Dieu accroîtrait leur descendance jusqu'à ce qu'elle fût aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les cailloux de la terre. Dieu accomplit pour eux cette promesse comme une grâce et un miracle en leur faveur. On ne pourrait donc opposer à ce fait les conditions habituelles, ni le mettre en cause.

A. Coran, xxxi, 6.

Et si quelqu'un s'oppose à ce fait en récusant la tradition qui le rapporte, arguant que celle-ci ne se trouve que dans la Torah — que les juifs, comme il est notoire, ont altérée —, on doit lui rétorquer, suivant les savants rigoureux, que cette thèse de l'altération est inacceptable et qu'elle ne doit pas être comprise au sens littéral. Car, comme le dit al-Bukhârî dans son *Sabîh*, la coutume s'oppose à ce que les adeptes d'une religion se livrent à de tels actes en ce qui concerne leurs livres divins. L'accroissement considérable du nombre des Israélites serait donc un miracle, rompant avec l'ordre habituel. Mais il n'en reste pas moins vrai que l'expérience, au sens propre, s'oppose à un tel phénomène dans tous les autres cas.

Pour ce qui est de dire que des armées aussi nombreuses pouvaient difficilement s'affronter sur le champ de bataille, c'est vrai. Mais un tel affrontement n'eut pas lieu, et il n'eût guère été nécessaire. Il est également vrai que chaque royaume a des effectifs militaires déterminés. Mais les Israélites ne formaient pas, au départ, une milice et ils n'avaient pas d'État. L'accroissement de leur nombre était uniquement en rapport avec leur conquête du pays de Canaan, que Dieu leur avait promis et dont Il avait purifié à leur intention le territoire. Toutes ces choses sont des miracles. C'est Dieu qui guide vers la vérité.

Voici un autre exemple des récits inconsistants des historiens. La plupart d'entre eux rapportent, dans leurs récits relatifs aux rois Tubba' du Yémen et de la péninsule Arabique, que ceux-ci lançaient, à partir du Maghreb, des raids contre l'Ifrîqiya et les Berbères du Maghreb. On prétend qu'Ifrîqus Ibn Qays Ibn Sayfî, un des grands rois de la première époque du Yémen, qui vivait au temps de Moïse ou un peu avant, avait attaqué l'Ifrîqiya et infligé une grande défaite aux Berbères. C'est lui qui leur aurait donné le nom de Berbères. Ayant écouté leur parler étranger, il se serait exclamé : « Quelle est cette *barbara* ? » De là viendrait ce nom, qui leur resta attaché depuis lors. En quittant le Maghreb, il y aurait maintenu quelques tribus himyarites qui se fixèrent dans le pays et se mêlèrent à la population locale. Les Sinhâja et les Kutâma seraient leurs descendants. De là l'opinion partagée par at-Tabarî, al-Jurjânî, al-Mas'ûdî, Ibn al-Kalbî et al-Bayhaqî¹¹, que les Sinhâja et les Kutâma sont d'origine himyarite. Al-Mas'ûdî¹² rapporte que Dhû l-Adh'âr, antérieurement à Ifrîqus, avait, au temps de

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

LE LIVRE DES EXEMPLES

Notes et variantes

[Invocation]	1267
[Préface]	1268
Introduction	1271

AUTOBIOGRAPHIE

<i>Notice</i>	1275
<i>Notes</i>	1278

MUQADDIMA

<i>Notice</i>	1292
<i>Notes et variantes</i>	
Introduction	1304
Première partie du livre I	1307
Deuxième partie du livre I	1320
Troisième partie du livre I	1325
Quatrième partie du livre I	1348
Cinquième partie du livre I	1354
Sixième partie du livre I	1360

Appendices

<i>Notes et variantes</i>	1389
---------------------------	------

<i>Cartes</i>	1391
---------------	------

<i>Bibliographie</i>	1403
----------------------	------

<i>Index</i>	1409
--------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

AUTOBIOGRAPHIE

MUQADDIMA

Théorie de la société

Appendices

*Chapitres de la version
primitive de la Muqaddima*

Introduction

Repères chronologiques

Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes

Cartes

Bibliographie

Index